

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1908)
Heft: 129

Artikel: Le parrain
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-257665>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

dans un cuveau de un mètre de diamètre. On y entre sans hésiter et on y barbotte pendant une minute, puis on se fait verser lentement une cruche ou un arrosoir d'eau froide successivement sur chaque épaule de telle manière que le corps entier soit humecté. L'ablution est suivie d'une friction énergique faite au moyen d'un linge sec. La température de l'eau peut osciller sans inconvenient entre 10 et 20° centigrades. La cure d'eau sera pratiquée, le matin, au lever ou, le soir, avant de se mettre au lit. Si la réaction a peu de tendance à se produire, voici comment on procède. On se lèvera une demi-heure plus tôt que de coutume ; on aura soin de recouvrir immédiatement le lit qu'on a occupé, afin d'y maintenir la température chaude qu'il a acquise pendant la nuit. La douche a été préparée la veille à proximité du lit ; elle est pratiquée comme il est dit plus haut, la surface du corps est frottée avec célérité, puis on retourne au lit, même sans s'essuyer complètement, et on y reste trente minutes. Si malgré ces précautions il se produit à la suite de la douche une sensation persistante de froid et du malaise, cela prouve une intolérance à l'égard de l'eau, résultant de quelque maladie qu'il y a lieu de faire déterminer médicalement. Il va sans dire que les bains de rivière ou de lac sont aussi souvent utiles. Toutefois les personnes âgées ne devront en faire usage qu'avec circonspection.

Grâce à ces moyens on arrivera à augmenter la force de résistance du corps à l'égard des changements de température et de l'humidité de l'air ambiant. Or nous devons tendre à ce but par toutes les voies possibles.

Pendant le jour on fera, en tous temps, des courses dans les bois et sur les montagnes. Ces marches obligent à aspirer à grandes bouffées l'air balsamique des forêts. Elles constituent en même temps une gymnastique des muscles autrement salutaire que celle qui peut être enseignée dans des halles fermées, toujours plus ou moins saturées de poussière. On aura soin de veiller sans cesse à une bonne tenue corporelle, surtout pour les jeunes filles, auxquelles il faudra répéter cent fois : tiens-toi droite. On sait que leur constitution, foncièrement plus frêle, se prête mal aux méthodes que l'instruction moderne leur impose, et qu'elles

soulèvement léger, le charme de cette heure exquise.

Quant au vieux pêcheur, les heures de sa longue vie de voyages lui revenaient sans doute en mémoire ; les soirées lumineuses et chaudes des tropiques lui apparaissaient dans un doux souvenir lointain, avec les sensations multiples de chaque changement de latitude, car il laissait aller ses rames, sans bruit, mollement.

On entendait le chant gai des gouttes d'eau détachées du bois, élevé à peine au-dessus du flot, et tombant comme autant de perles dans le liquide assombri.

La mer libre était là, la vaste mer au murmure immense, à la respiration gigantesque, assourdie sous la pression du calme, se perdant dans un lointain plein de mystère.

La vague venait, comme lasse, à peine plus haute qu'une ride, baigner, caressante, les flancs du frêle esquif, comme impuissante à en soulever le poids.

Les lanternes de couleur qui entouraient la barque versaient à l'intérieur une lu-

ont de la tendance à contracter des attitudes corporelles fâcheuses.

On fera boire du lait toujours cuit, manger des œufs crus, qu'on trouve sans peine très frais, des légumes, des farineux, et on s'en tiendra généralement sans crainte à l'alimentation des campagnards, sans faire venir des pâtisseries de la ville. Il y aura lieu d'éviter avec soin la constipation et de la combattre, si c'est nécessaire.

De cette façon, les journées s'écouleront vite, trop vite même au gré de beaucoup.

Mais il est un danger qui menace les personnes en séjour de vacances, et il est bon de le signaler : c'est la promiscuité avec des malades atteints d'affection de nature contagieuse. Il n'est pas rare qu'on y rencontre des phthisiques qui toussent et expectorent. Or, cette forme de tuberculose, appelée « ouverte », expose au risque de la contagion. Il en est de même des enfants en convalescence de coqueluche : il faut absolument les éviter.

Le tuberculeux s'introduit fréquemment dans des pensions et des stations de villégiature, sans avoir conscience de son état, et moins encore du péril qu'il fait courir à son entourage. Il devrait être au sanatorium et non dans les stations destinées à tous.

Quant aux coqueluches, ils exposent un danger plus immédiat encore et il est indispensable de les éloigner à bref délai. Voici une situation embarrassante en présence de laquelle je me suis trouvé hier. Un brave père de famille vient de s'installer dans une pension des environs, en compagnie de deux de ses enfants, atteints de coqueluche. Tant désolé, il a dû quitter une grande ville pour « changer d'air » et en même temps pour éviter d'infester un troisième et tout jeune bébé. C'est uniquement par amour pour ses enfants qu'il s'est décidé à faire ce sacrifice de temps et d'argent. Il n'a pas réfléchi qu'il en résulte du danger pour d'autres. Que faire ? Le terrain sur lequel je lui propose une entente est celui-ci : il retournera au plus vite chez lui et enverra ici Madame avec l'enfant encore indemne.

Je le répète, aucun enfant atteint de coqueluche ne peut être toléré dans une station de villégiature d'été, s'il n'est strictement isolé, ce qui n'est pas possible dans une pension ou dans un hôtel. Il sera de mise de prendre les mêmes mesures rigoureuses à l'égard d'enfants qui ne sont que suspects de cette maladie, alors même que

mère de crypte où tout semblait rongé, augmentant l'épaisseur des ténèbres environnantes.

Le jeune homme donna un coup d'archet.

Julia parut sortir de son rêve. Elle sourit.

— Je suis prête, dit-elle.

Il préluda et donna la note.

La jeune fille s'était mise debout ; et, dans la nuit, à pleine voix sonore qui frappa les flots tranquilles et résonna au loin dans un écho très pur, elle chanta :

O mer, faite d'azur, dont la vague soupire,
Bercant le frêle esquif du naontier rêveur,
Ta voix est un grand chant, ta ride est un sourire
Et ta lame, un baiser qui caresse le cœur !

Miroir des cieux sereins où l'étoile s'allume,
Brillante et radieuse au sein des nuits d'été,
Du doux grésillement de ta légère écume,
Jaillit le pur argent de ton immensité.

Dans l'écrin de ta rive où la fleur se colore,
Eblouissante et riche en ta nappe de feu,
Tu paraîs, au soleil qui te chauffe et te dore,
Une immense topaze avec reflet bleu !

le tableau très complet de la toux spasmodique n'existe pas encore.

Le parrain

(Suite et fin)

M. Matoussaint a bien fait les choses. Il a repassé son « Credo » et l'a récité fort convenablement, tandis que le prêtre versait l'eau baptismale sur la tête de Vincent, ronde et cheveux comme une pomme d'escalier. Ensuite, il a offert une belle boîte bleue au curé, donné son bras à la maman en bonnet de paysanne, jeté tout pèle-mêle des drageées, des sous et des haricots aux gamins groupés au seuil de l'église qui le saluaient du cri traditionnel : « Ah la crasse ! ah la crasse ! » — Puis il a ramené les gens du baptême manger un morceau chez lui.

C'est un « lunch » ; il y a des gâteaux, des sandwiches, et, Dieu me pardonne ! une bouteille de vin de Champagne. Le serrurier le boit à petite gorgée, en clignant de l'œil d'un air de connaisseur ; mais, au fond, il se demande si l'ancien patron de sa femme le croit malade, pour lui donner de la tisane. Quant à la vieille maman, ayant pris dans sa main, avec respect sa serviette à thé, elle l'examine curieusement, comme un objet singulier et d'un usage inconnu dans le monde civilisé.

Mais M. Matoussaint regarde son filleul, que Caroline tient sur ses genoux, tout démaillotté, et qui lève en l'air ses petites jambes arquées, en frottant ses pieds avec force. C'est étrange ! M. Matoussaint ne le trouve plus si laid que l'autre fois. Comme c'est mignon tout de même, ce corps si tendre, si frais, des petits enfants. Et voilà qu'il songe à présent, qu'il a dû être comme cela, lui aussi, et qu'il a eu une mère, une bonne mère, qui devait le tenir ainsi sur ses genoux. Et, lorsque la toilette de l'enfant est terminée et que la femme du serrurier le remet sur ses bras, le vieux célibataire présente son gros doigt au tout petit qui le saisit dans sa menotte, et il ébauche un sourire attendri dans sa barbe grise.

Ce soir-là, à son café, l'ancien quincailleur fit preuve d'une patience inaccoutumée ; et l'emballeur de la rue Amelot eut beau faire une série de raccrocs et annoncer, d'une voix ironique : « Seize à quinze... »

Et lorsque tu t'endors sous la brise qui passe,
Tu sembles savourer en ton recueillement
Les bonheurs inconnus que te verse l'espace
Et que murmure au ciel ton long tressaillement.

Julia chanta ces vers avec toute son âme.

A la dernière strophe, l'archet du musicien s'était arrêté sur la corde et il restait silencieux.

Le pêcheur avait écouté, les rames immobiles, cet éloge de sa mer préférée.

A ce moment, du rivage éloigné, une voix s'éleva, forte, puissante, éclatante comme un clairon, dont la note juste et caressante sonna au loin sur l'eau muette.

Elle chantait ce dernier couplet que Julia, qui s'était interrompue, allait reprendre :

Ah ! sois toujours berceuse en ta vie éternelle,
Sous l'air pur qui t'apporte un parfum d'oranger ;
Enivre-toi d'azur et reste toujours belle :
Tes flots harmonieux invitent à songer !

Et quand le son se fut éteint dans les profondeurs lointaines, que seul s'entendit le léger clapotis de l'eau autour de la barque, Julia, qui avait écouté dans un reli-

dix-sept à quinze... dix-huit à quinze. M. Matoussaint le regarda caramboler tranquillement, la pipe aux lèvres, en mettant du blanc à son procédé.

* * *

— Comment va mon filleul ? demande M. Matoussaint, en entrant dans la forge, quand il passe rue du Pas de la Mule, — et il y passe exprès depuis bien longtemps.

Mais, un jour, le serrurier laisse tomber sur l'enclume son marteau et sa barre de fer rouge, il s'essuie la main après sa cotte, pour la tendre au bourgeois et répond à sa demande habituelle :

— Mais, pas trop bien, malheureusement monsieur Matoussaint. Eh ! Zidore, laisse-là le soufflet et monte là-haut dire à ma femme qu'elle descendre.

— Qu'est-ce qu'il a ? qu'est-ce qu'il a ? interroge vivement le quincaillier.

— Est-ce qu'on sait jamais, avec ces mioches ?... Il tousse, il tousse et puis, il est trop rouge, je n'aime pas ça. Ah ! tenez, monsieur Matoussaint, vous êtes bien heureux de ne pas vous être marié et de n'avoir pas d'enfants... C'est un tintouin de tous les diables. Enfin, le médecin doit revenir encore, cet après-midi.

Mais voilà Caroline, toute dépeignée, en camisole, qui revient avec l'apprenti. Quels yeux abattus ! Elle a passé la nuit, bien sûr.

— Eh bien, comment va-t-il ? demande le père.

— Pas plus mal, on te le répète depuis ce matin, répond la pauvre femme d'un ton douloureux et impatienté.

— Je vais monter le voir. Menez-moi, dit M. Matoussaint, dont la voix s'inquiète.

Mais Caroline entraîne son ancien maître dans la cour.

— Vous ne pouvez pas le voir, monsieur, s'écrie-t-elle en éclatant en sanglots. Le médecin l'a défendu... Il a peur que ce soit le croup... Je n'ai pas encore osé le dire à son père ; il le saura toujours trop tôt, le pauvre homme... Ah ! mon bon monsieur... mon bon maître ! Quelle nuit ! quelle nuit !... Un si bel enfant !... Si fort déjà, à deux ans !...

Et elle parle, elle parle, répétant toujours les mêmes choses, comme une folle ; et le vieux garçon, qui lui a pris les mains, sent tomber sur les siennes les larmes de la pauvre mère, lourdes et chaudes comme les premières gouttes d'une pluie d'orage.

gieux silence, emportée par un mouvement irrésistible, applaudit des deux mains.

Comme un écho, un applaudissement encore plus sonore, venant du rivage, répondit au sien.

Il se fit un silence. On se regardait, n'osant parler, écoutant encore. La barque, abandonnée, allant à la dérive, où le hasard la portait, comme un être inconscient, un corps privé d'âme.

Et c'était doux, cet abandon sur l'onde morte ; dans le mutisme de cette attente, cela avait quelque chose de somnolent et de bercer où l'oreille, caressée par le souvenir de l'écho, se tendait, avide d'entendre, dans ce calme solennel.

Brusquement, le vieux pêcheur se mit debout, le visage tourné vers le Sud, et plongea dans la nuit un regard d'une intensité extrême.

Un bruit éloigné, faible comme un murmure, mais qui semblait remplir la vaste étendue de la mer, arriva jusqu'à son oreille, habituée aux bruits des éléments.

— Ah ! parbleu ! s'écria-t-il, je m'en dou-

— Dites-moi, Revillo, dit ce soir-là, M. Matoussaint à son adversaire au billard, qui vient d'exécuter un quatre-bandes magnifique, est-ce qu'un de vos enfants a jamais eu le croup ?

— Oui, ma petite Louise... Nous avons eu assez de peine à la sauver.

Et, poussant un soupir d'espoir à la pensée que les enfants ne meurent pas toujours de l'horrible mal, M. Matoussaint rate un coup tout fait, un « coup d'épicier », où il n'y avait qu'à suivre.

* * *

Il est guéri ! Il est guéri !

M. Matoussaint les a invités tous les trois à déjeuner — le père, la mère et l'enfant — pour célébrer cette grande joie. Les huîtres sont sur la table et le bonhomme vient de placer avec précaution, entre ses jambes, pour déboucher, une vieille bouteille de chablis.

— Euphrasie, on sonne... Ce sont eux... Allez ouvrir.

Mais le serrurier, endimanché, entre seul, portant son garçon encore un peu pâlot.

— Comment, Caroline ne vient pas ?

— Excusez-la, monsieur Matoussaint. Elle est au lit à son tour, la pauvre femme... Mais ce n'est rien, un peu trop de fatigue, voilà tout, après la maladie du petit.

Il faut le dire, le vieux garçon se console tout de suite de l'absence de la mère. Il a son filleul, son petit Vincent, cela lui suffit. Il n'aime plus que cet enfant au monde, ce qui est encore une façon d'être égoïste.

— Mets-toi là, mon cheri ! s'écrie-t-il en installant le bébé sur une chaise haute, qu'il est allé acheter la veille — oui, en personne, à la « Ménagère ».

Et comme le petit bonhomme empoigne sa cuiller et frappe bruyamment sur son assiette :

— Bébé ! bébé ! dit le père en faisant les gros yeux.

— Laissez-le donc ! s'exclame M. Matoussaint, qui, oubliant sa douzaine d'huîtres, a d'abord pris le plus beau rognon dans le plat, mijotant sur un réchaud et a servi Vincent le premier.

Cette fois le serrurier proteste.

— Ah ! monsieur Matoussaint, nous allons nous fâcher... Vous le gâtez trop, aussi.

Mais le célibataire se tourne alors vers

tais depuis une heure. Ce grand calme, dans notre golfe où la lame sait si bien danser, ne me disait rien de bon.

— Qu'y a-t-il ? demandèrent à la fois Julia et M. Lamouroux, distraits tout à coup par l'énergique exclamation du pêcheur.

— Savez-vous ramer ? demanda-t-il au jeune homme.

— Oui.

— Bon, prenez cette rame, je prendrai l'autre, et droit au phare. Surtout, appuyez ferme.

Le bruit déjà entendu devenait plus fort à l'horizon invisible. On distinguait maintenant, comme un mugissement, quelque chose de grand, d'immense, d'une puissance inouïe qui penchait tout l'espace.

Et cela allait en augmentant, effrayant et terrible, comme une légion de démons hurlant dans les ténèbres.

— Rentrez au port, il y a danger pour vous ! cria, de la rive, la même voix éclatante qui avait chanté.

— C'est un marin qui parle ; je le jure-

son hôte avec une furie comique, et lui crie bien en face :

— Vous, le papa, vous allez nous ficher la paix ! Suis-je son parrain ou ne le suis-je pas ?

Puis, revenant à son filleul, il prend un couteau et une fourchette, il se penche sur l'assiette de l'enfant et — révélant toute sa tendresse dans ce coin maternel — il lui coupe sa viande en petits morceaux.

François COPPÉE.

Fabrication du Beurre à la Ferme

Après avoir contracté les avantages des beurrieries coopératives, au point de vue de la perfection du produit, la revue *l'Industrie du beurre*, pose cette question :

Peut-on à la ferme faire du bon beurre ?

Réponse franchement affirmative, ce qui doit rassurer nos braves fermiers. Cependant, pour supporter la concurrence du beurre des coopératives, elles auront toujours à lutter contre la trop faible quantité du lait, ce qui soumet celui-ci à de fâcheuses influences, vêlage, alimentation, etc., et empêche d'obtenir l'uniformité dans la qualité.

D'autre part, à la ferme, le matériel est ordinairement plus incomplet et plus défectueux et le personnel souvent moins exercé et moins expérimenté que dans une importante beurrerie.

Néanmoins, la ferme possède aussi les éléments nécessaires à la bonne fabrication, il n'y a qu'à savoir bien s'en servir et à tenir soigneusement compte des données fournies par les connaissances acquises.

L'écrémuseuse centrifuge à bras, constitue l'instrument principal du progrès dans la fabrication du beurre à la ferme.

La fermière écrémera son lait en toute saison, siège la traite et obtiendra ainsi sans la complication du chauffage préalable au bain-marie le maximum de rendement et de qualité.

Inutile de dire qu'il faut opérer dans un local spécial affecté à la laiterie, local proprement tenu, dallé, bien aéré et autant que possible, exposé au Nord ou à l'Est.

Le démontage immédiat et le nettoyage subséquent de l'écrémuseuse sont de rigueur, de même que l'exposition de toutes les piè-

raies sur mon âme ! dit le père Mathurin. Hardi, Monsieur, appuyez ferme !

— Mais qu'est-ce donc enfin ? dit encore Julia.

— Le siroco !

A l'instant où les deux hommes trempaient les rames pour la troisième fois, une rafale épouvantable semblant sortir de la bouche d'un four passa sur eux, éteignant toutes les bougies, emportant les lanternes, le chapeau de paille du jeune homme, et poussa la barque à dix mètres en avant.

Cette énorme secousse réveilla M^e Bourlon qui sommeillait.

Elle jeta un cri.

— Silence, femme ! s'écria le pêcheur. Moi seul dois parler ici.

Dans la tourmente, le marin reparaissait.

Au milieu de leur quiétude, ils venaient d'être surpris par le vent du désert, qui, à certains jours, vient bouleverser le golfe.

(A suivre.)